

Le temps de colchiques

Autor(en): **Armor, Gilles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **27 (1959)**

Heft 8

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le temps des colchiques

par Gilles Armor

«Colchiques dans les prés
Fleurissent, fleurissent.
Colchiques dans les prés
C'est la fin de l'été».
(Chanson populaire.)

Il y avait très longtemps qu'il ne s'était livré à cette mise en scène: brûler des lettres, déchirer des photographies n'étaient plus, il le savait, des fantaisies de son âge; Jean s'y abandonnait néanmoins avec un plaisir pervers, sans ignorer qu'il éprouverait plus de difficulté à chasser du plus profond de lui-même le souvenir de Marc.

En contemplant sa corbeille emplie de papiers et de cendres, il se sentit un peu soulagé. Il songea que, s'il avait accompli la veille ce carnage, il eût sans doute adouci cette affreuse nuit d'insomnie qui le laissait rompu, la tête lourde et les paupières douloureuses. Il se pencha à la fenêtre, la fraîcheur relative du matin lui fit du bien. L'avenue, si animée en d'autres saisons, avait un calme de sous-préfecture; seuls, des «vacanciers» tardifs empilaient pêle-mêle dans une 2 C. V. leurs valises et leur marmaille; au milieu de la chaussée, un gros chien était paresseusement étendu, satisfait de ce domaine reconquis chaque été; dans la torpeur de l'air, les feuilles des platanes semblaient pétrifiées. Comme il allait faire chaud sur la ville, sur le Paris immobile et abandonné de la mi-août!

Pourtant, les couleurs des arbres annonçaient déjà l'automne, les dernières semaines de l'été fuiraient vite. Jean avait souvent remarqué que, plus le 15 août était éclatant, plus l'automne était proche et promettait d'être maussade.

Il revint se jeter en travers de son lit bouleversé et écrasa rageusement le dernier paquet de cigarettes vide. Il s'efforça de penser à Marc sans rancune; celui-ci, après tout, l'avait mis en garde dès le début. Il ne lui avait jamais caché que leur liaison ne serait que provisoire, parce qu'elle ne correspondait pas à ses aspirations réelles; mais Jean avait espéré qu'à force de générosité, de gentillesse, d'indulgence, il pourrait faire définitivement oublier à Marc ce qui pourtant allait être la cause de leur rupture: leur différence d'âge.

D'un bond, il s'élança vers la salle de bains; la douche glacée le détendit. En se rasant, il observait son visage sans complaisance; malgré ses cheveux presque gris, ses pattes d'oie et cette grande ride en travers du front, l'épreuve des quarante ans l'avait marqué moins cruellement que beaucoup d'autres; son grand corps mince n'avait rien perdu de sa vigueur ni de sa souplesse; mais ce n'étaient que de faibles attraits à opposer aux radieux vingt ans de Patrick, le rival que Marc avait rencontré deux mois plus tôt et que, la veille, il était parti rejoindre à Cannes.

Quand Jean revint dans le studio, le soleil déjà chaud avait envahi la pièce. Il se versa un verre de whisky et se laissa tomber dans un fauteuil. La première journée sans Marc commençait, vide, désespérante,

aggravée par l'isolement et l'oisiveté car, suprême ironie, il était en vacances depuis la veille. Il devrait décommander cette croisière aux Canaries; il y perdrait sans doute une partie du cautionnement mais qu'importait? il était incapable de partir sans Marc. C'était pour lui qu'il avait choisi ce voyage — un vieux rêve de Marc — qu'il l'avait préparé avec tant de soin; c'était parce que Marc supportait mal la grosse chaleur qu'ils ne devaient partir qu'après le 15 août; mais Marc avait renoncé sans remords aux Canaries et à tout le reste pour partager, à Cannes, une petite chambre de bonne sans eau courante avec Patrick.

Jean saisit la brochure touristique de l'agence et, sans conviction, la feuilleta, lisant distraitemment les slogans publicitaires qui bourdonnaient dans ses oreilles:

— «Il n'est jamais trop tard pour un voyage de noces à Venise . . .

Vous adorerez le Portugal, un vieux pays tout neuf . . . Londres, la ville à nulle autre pareille . . . Jamais le Jura suisse n'est plus doux qu'à la fin de l'été, quand, dans les prés encore verts, fleurissent les colchiques . . .»

Fleurissent les colchiques . . . les colchiques . . . les col . . .

Il s'est assoupi, son verre de whisky à la main, dans son fauteuil inondé de soleil. Tout de suite, des images l'envahissent.

C'est une rue très escarpée qui, là-haut, très loin, se perd dans une forêt touffue. Des 2 C. V. pleines à craquer de valises et d'enfants roulent silencieusement vers le bois. On entend des chants d'oiseaux et le rire d'une femme. Jean remonte la rue avec peine; il fait très chaud, le soleil brille; il porte à la main quelque chose de dur et de froid — est-ce bien la poignée de sa valise? — il cherche en vain à rejoindre Marc qui, un peu plus haut, de son pas sportif monte, lui aussi vers la forêt; la distance qui les sépare grandit, grandit. . . Jean veut appeler Marc, mais aucun son ne peut franchir ses lèvres. . . Subitement, les 2 C.V. ont disparu, Marc traverse la rue. Va-t-il se retourner enfin, attendre Jean? Non, il se penche pour caresser un gros chien étendu sur la chaussée; cela ne lui ressemble guère. Marc n'aime pas les bêtes. Comme il est changé! Ses cheveux sont devenus noirs; son corps est plus mince, plus élancé; son visage . . . Ce visage, Jean le reconnaît avec angoisse: c'était le sien. C'est lui-même qui est devant lui, lui-même à l'âge de Marc. Qui donc est-il celui qui est là, fatigué, en sueur, avec dans la main quelque chose de dur et de froid? Le miroir d'un magasin lui répond, en lui renvoyant le visage de Serge. Un bruit de verre cassé le surprend: a-t-il réellement jeté sa valise dans le miroir? Multiplié à l'infini, le visage de Serge gît par morceaux sur le trottoir, comme un puzzle démonté.

D'une secousse, Jean fut debout, son verre brisé à ses pieds. Il avait chaud, ses tempes lui faisaient mal. Dans la rue, la 2 C. V. était partie et le chien s'était endormi sur la chaussée.

Il comprit que le souvenir de Serge allait le hanter. Vingt ans déjà . . . Jean était très jeune, inexpérimenté, mais ses goûts le portaient déjà vers les très jeunes hommes. Serge allait être une exception dans sa vie, parce qu'il était encore beau — malgré ses quarante ans — intelligent, généreux, sensuel, qu'il ne posait jamais de questions et qu'il allait apprendre à Jean des tas de choses. Leur liaison avait duré plus d'un an, jusqu'à ce que Jean tombât amoureux d'un garçon de son âge, dont il

ne savait plus le nom. Il avait rompu avec Serge sans un remords, presque avec le sourire. L'autre avait été très bien; il n'avait fait aucun reproche, ni aucune tentative pour retenir Jean. Il lui avait souhaité d'être heureux, en ajoutant: «Fais attention, mon petit, les années passent vite. Si tu n'aimes que les garçons très jeunes, tu les aimeras toute ta vie, mais tu arriveras à un âge où eux ne t'aimeront plus. Jusque là, profite bien de ta jeunesse: tu as au moins douze ans devant toi; après, essaye de te reprendre car, tu verras, il a de tristes jours, de terribles jours, le temps des colchiques.»

Souvent, dans les années qui suivirent, Jean avait croisé Serge cherchant une proie facile dans les kermesses à chansons de Pigalle ou du Sébasto; il était seul, toujours seul et détournait la tête dès qu'il voyait Jean; il avait beaucoup vieilli et perdu son élégance et son allure. Puis, Jean ne l'avait plus rencontré, ignorant s'il s'était retiré à la campagne, s'il était malade, s'il était mort.

Jean eut brusquement envie de sortir, de voir du monde, des amis, mais auquel d'entre eux pouvait-il bien téléphoner? La plupart était en vacances et ceux qui étaient rentrés ou pas encore partis s'étaient absentés pour le pont du 15 août. Lequel d'ailleurs, eût été capable de le reconforter? Sa liaison avec Marc avait suscité bien des jalousies et des commentaires désobligeants; leur rupture serait accueillie avec indifférence, sinon avec une satisfaction à peine voilée . . . depuis longtemps, Jean savait quel prix attacher aux amitiés du milieu.

Courageusement, il enfila sa veste, ferma son col de chemise. Le supplice de la cravate par 28^o à l'ombre était l'un des attributs de son âge et de sa situation; il ne pouvait plus se permettre les marinières ou autres fantaisies que pour les garden-parties ou les vacances à Capri.

En franchissant la porte cochère, il leva machinalement les yeux vers les stores baissés du huitième étage et, pour la première fois de la journée, il eut une pensée douce, presque heureuse. Il avait été injuste tout à l'heure: quelqu'un eût été capable de le comprendre, d'avoir les mots et les gestes qui remontent, qui apaisent . . . mais Joël ne rentrerait pas avant une dizaine de jours, comme il l'avait annoncé à Jean dans une carte datée de Florence.

Malgré la chaleur, il se contraignit à marcher rapidement pour tenter de secouer son obsession. Il arriva sur les Champs Elysées, sillonnés lentement par des cars de touristes. Les promeneurs étaient rares et tous étrangers; Jean tenta de prendre quelque plaisir à la vue d'un immense Suédois blond, d'un Américain bien moulé dans son blue-jean, d'un groupe d'Italiens effrontés, mais il était loin de tout cela: Marc devait être arrivé à Cannes, Patrick l'aurait attendu à la gare, peut-être étaient-ils déjà montés dans la petite chambre de bonne . . .

Il s'assit à la terrasse d'un café. Une bande d'Américains sirotait des coca-cola en braillant. Dans un coin, deux jeunes garçons, assis très près l'un de l'autre, se parlaient à voix basse, ignorant tout ce qui les entourait.

Jean songeait à Serge. Comme celui-ci avait vu juste! Il avait eu en effet douze années bien remplies durant lesquelles il avait toujours été celui qui choisit, qui attaque, qui rompt. Puis, était venu le tournant des trente-cinq ans et, avec les premiers cheveux gris, les premiers échecs,

l'attente du facteur ou du coup de téléphone, les lapins, les soirs de cafard. Avec Marc, il avait cru tout recommencer, bâtir quelque chose de solide et de durable qui eût été sa dernière folie, son chant du cygne. Il était maintenant lucide: il lui avait tout donné. Marc avait tout accepté comme un dû et qu'avait-il, lui, donné en échange? son corps, bien sûr, quelques lettres banales et d'innombrables photos, mais jamais aucun des gestes, des mots, des élans que Jean avait si ardemment attendus.

Tout en faisant le bilan de ce gâchis, il fixait intensément les deux garçons isolés dans leur coin. Ils étaient beaux et magnifiques d'impudeur, l'insolence de leur bonheur lui faisait mal. L'aîné ressemblait un peu à Marc; il remarqua le manège de Jean et murmura à son jeune compagnon quelque chose qui les fit pouffer. Dans leur rire, il n'y avait ni complicité, ni sympathie; Jean en fut blessé, humilié; la voix de Serge murmura de nouveau: «Tu arriveras à un âge où eux ne t'aimeront plus.» Il régla sa consommation et s'enfuit.

Il était midi, la ville devenait une fournaise. Jean sentait sous ses semelles la brûlure de l'asphalte surchauffé. Il n'avait pas faim, il voulait marcher, marcher jusqu'à en être exténué pour, une fois rentré, peut-être trouver le sommeil; mais, après la Concorde, il se sentit incapable d'aller plus loin. Les Tuileries désertes lui offrirent la fraîcheur miraculeuse d'un banc de pierre, bien à l'ombre d'un bosquet. Sur les pelouses, les pigeons se poursuivaient en roucoulant; nul peintre n'eût su rendre les lumineuses couleurs des plates-bandes; il y avait, dans la beauté de cette journée, quelque chose d'insoutenable.

Il resta longtemps là, assis sur le banc de pierre. Quelle allait être désormais sa vie? Une lente déchéance comme celle de Serge? Une chasse sordide et humiliante dans les quartiers louches? Tout son être se révolta: non, pas cela. Serge lui-même lui avait dit: «Essaye de te reprendre» mais se reprendre comment? se reprendre pour quoi, pour qui?

Pour la seconde fois, il regretta l'absence de Joël. Celui-ci n'avait que quelques années de moins que lui, il devait connaître les mêmes problèmes, mais ne semblait pas en souffrir. Jean s'aperçut qu'il ne savait au fond que peu de choses de Joël, bien qu'il le vît quotidiennement depuis qu'ils habitaient le même immeuble, il y avait déjà près de deux ans. Ils s'étaient devinés dès la première fois qu'ils s'étaient croisés dans l'ascenseur; la seconde fois, ils s'étaient souri; la troisième, Joël avait dit:

— Venez donc prendre le café chez moi, vous verrez mon installation.

J'habite le même studio que vous tout là-haut, au huitième, en plein ciel.

Ainsi avait commencé une amitié qui allait prendre dans la vie de Jean, sur un tout autre plan, presque autant d'importance que son amour pour Marc, dont elle était d'ailleurs intimement fonction: Joël était un si merveilleux confident, toujours prêt à tout entendre, à tout comprendre; mais sa discrétion sur ses propres sentiments était farouche, presque agressive, comme si son cœur était sec, ou s'il désirait jalousement en garder le secret.

Plusieurs cars de tourisme déversèrent dans les allées des Tuileries — avant la rude attaque du musée du Louvre — une moisson de jeunes Autrichiens en petites culottes de peau. En d'autres circonstances, Jean eût admiré ce ravissant spectacle, mais il maudit ces fâcheux qui dérân-

geaient sa solitude et décida de rentrer chez lui. Un taxi, que l'exceptionnelle facilité de la circulation semblait déchaîner, le transporta devant son immeuble en un temps record. Il retrouva dans son studio le désordre de sa nuit et de sa matinée; il ramassa les morceaux de verre, vida les cendriers, retapa son lit et se sentit de nouveau brisé, comme s'il avait fourni un effort considérable. Il revint s'accouder à la fenêtre d'où le spectacle de la rue avait changé: le chien avait disparu et, sur l'un des bancs, des concierges s'étaient groupées pour médire un peu des locataires en vacances. Malgré lui, Jean eut un sourire amer en se demandant comment serait commentée la disparition soudaine de Marc. Ce dernier lui avait bien proposé de continuer à le voir, de lui conserver son amitié — cette aumône que l'on jette à ceux qu'on abandonne —. Comme Serge l'avait fait jadis, Jean avait refusé, mais il se demandait maintenant si son orgueil n'avait pas été trop prompt, si voir Marc en copain, de loin en loin, n'eût pas été préférable au désert sans fin qu'il entrevoyait.

(à suivre)

Pages de journal

Peut-on parler d'un livre trouble, à propos de cette «Chemise Rouge» (1) que je lis et que je relis depuis plusieurs semaines, sans me résoudre à en parler encore? Je ne le crois pas au fond. Ce livre est simple, parce que ses contours sont unis. Narrer des événements, en observer les conséquences sur soi-même et sur les autres, y réfléchir après coup puisque ce livre est la superposition de deux journaux intimes portant sur les mêmes faits, et écrits par la même personne à quelque mois de distance, voilà qui serait ennuyeux si l'on ne voyait les personnages osciller, revenir, s'échapper, comme pris au piège qui leur est tendu à tous.

Jacques, qui est marié, fait la connaissance par hasard d'un lycéen, Sylvain, et de ses amis. Que se passe-t-il entre Sylvain et Jacques? La naissance d'un sentiment fort et complexe, et la perception qu'en ont Anne, la femme de Jacques, et les autres, à tel point que Jacques s'entendra dire par sa compagne: «Je ne l'intéresse pas, c'est toi qu'il aime.» Tout serait déjà dit dans cette phrase, si les deux garçons n'essayaient d'éteindre un feu auquel ils aiment à se brûler. Cette histoire est toute en nuances, écrite avec un souci de l'analyse et de la réflexion qui nous change des scénarios habituels. Nous sommes désarçonnés par Jacques, parce qu'il ne raisonne pas, parce qu'il n'agit pas en homosexuel de type courant. Sa complaisance évidente pour lui-même s'estompe assez bien; il nous la fait oublier par une sensibilité exacerbée, mais qui s'exprime avec infiniment de pudeur. Les témoins sont Anne, et Milorad, un ami de Jacques, qui s'entend au commerce des garçons, tel qu'habituellement nous en rencontrons des exemples, sans parler de nous-mêmes. Anne sait bien ce qui peut sortir de cette aventure; elle ne croit pas risquer son bonheur dans l'affaire. Si elle pousse son mari, c'est en sachant bien qu'elle représente pour lui de l'indispensable, un élément de ce confort social et surtout intellectuel qui ne pourrait pas être remplacé. Milorad, comme nous à sa place, s'emploie à éviter à Jacques ces incessants retours, ces déductions qu'il considère comme du temps perdu,